

Les petites images

ÉCRIT

PAR

Stéphane De Saint-Aubain

Table des matières

	Pages
Introduction	4
Chapitre 1^{er}	
Le cours primaire	10
L'école de la République	10
La pêche de la truite en rivière	27
Les vacances estivales en bord de mer	40
Chapitre 2^{ème}	
Le cours élémentaire 1^{ère} année	71
Le constat d'échec	71
La saison de la chasse	77
Les premières activités sportives	90
L'ordinaire d'un petit village	94
Les grandes vacances et l'escapade dans le Finistère	106
Chapitre 3^{ème}	
Le cours élémentaire 1^{ère} année, 2^{ème} essai	121
Une nouvelle aspiration	121
Les sentiments et la ferme pédagogique	128
Vacances estivales et questions métaphysiques	134
La kermesse des chasseurs	138

La cueillette des champignons 142

Chapitre 4^{ème}

Le cours élémentaire 2ème année 153

Une rentrée en musique 153

La classe de neige dans le massif du Beaufortain 155

Épilogue 159

Introduction

Dans les années 1980, la culture hip-hop arrive en France, notre belle jeunesse française danse au rythme de la chanson « Macumba » de Jean-Pierre Mader, au moment précis où le vidéo-clip entrait dans une nouvelle ère révolutionnaire avec le fameux Thriller de notre Roi de la pop, d'une durée exceptionnelle pour l'époque de 14 minutes et toujours considéré comme l'un des meilleurs clips de tous les temps.

Pour le plus grand bien de la nation, l'année 1981 voit la peine de mort abolie, à la demande expresse et conformément aux toutes premières intentions de F. Mitterrand lors de sa campagne présidentielle ; laquelle sera retenue le 10 mai de la même année.

En 1982, la Direction générale de la Santé reconnaît enfin le virus du SIDA et adopte pour la première fois le sigle pour Syndrome de l'Immunodéficience acquise. Pendant ce temps, les PTT lancent le minitel qui permettra d'accéder instantanément à l'annuaire téléphonique et plus dans certains cas.

Au mois de septembre de l'année 1985, Coluche lançait à l'antenne d'Europe 1 l'idée de sponsoriser une cantine gratuite au profit des plus démunis, avoisinant pour son premier anniversaire les 8,5 millions de repas distribués. La même année, courant juillet, la France apprend le naufrage du Rainbow Warrior dans les eaux de la Nouvelle-Zélande, et cette catastrophe sans précédent allait prendre

par la suite une ampleur de crise politique majeure. En parallèle, Mickael Jackson et Lionel Richie écrivent « We are the world » chanson dont les fonds collectés furent destinés à lutter contre la pauvreté en Éthiopie.

Le vingt-six avril 1986, tous les médias relayaient en boucle l'explosion du quatrième réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl, trustant les programmes sur les quelques chaînes disponibles à ce moment à la télévision.

Cette année de 1988, l'affaire des cinq otages au Liban se décantait, et vit le retour de trois d'entre eux. Ils atterrirent à Villacoublay après un long moment de captivité.

1989 voit des manifestations étudiantes chinoises sans précédent à tien an Men. Les étudiants dénonçaient la corruption et exigeaient des réformes. Malheureusement, la répression virulente du pouvoir central aboutit à l'issue tragique que nous connaissons, et mortelle pour certains.

Le 9 novembre de la même année, en Allemagne, le secrétaire du comité central du parti communiste de RDA lut dans une conférence de presse un projet de décision du conseil des ministres, qui consistait à laisser circuler librement les individus vers l'étranger et sans condition, ce que l'on nommera historiquement, la chute du mur de Berlin.

C'est dans cette atmosphère de fin de siècle, qu'interviendront des changements majeurs au sein de toutes les sociétés mondiales, et qu'apparaîtra la nouvelle ère des prémices du tout numérique.

L'école opérait déjà sa mutation à travers ses modes d'enseignements, tout en s'adaptant à l'évolution des nouvelles techniques, et aux mœurs s'y référant. Dans ces années-là, l'école

fonctionnait très différemment. Il y avait beaucoup plus de discipline et les enfants respectaient tous sans condition leurs instituteurs par crainte des punitions et autres châtiments sans nom qui, pour la petite histoire, n'étaient pas toujours proportionnels et pas toujours en rapport avec l'origine de la problématique. Lorsque vous arriviez le matin, la nécessité d'être bien en rang par deux sans parler et presque au garde à vous (sans plaisanter, il n'y avait qu'un pas !) était de rigueur et encouragée par le tout puissant corps enseignant. Cette disposition vous octroyait votre laissez-passer pour avoir l'autorisation qui permettait le droit de franchir le pas de la classe. Une fois la première étape validée, les élèves restaient debout, telles de petites figurines décoratives du même acabit. Bien obéissantes, inertes et sages, jusqu'au moment où, au bon vouloir de l'instituteur qui commençait à vous considérer d'un air détaché. L'enseignant déjà installé sur son siège d'appoint levait énergiquement le bras tel un monarque conscient de son effet d'autorité sur vos petites personnes, et le rabaissait tout à fait de la même manière. Vous n'aviez l'autorisation qu'à partir de ce moment, ou devrais-je dire, l'honneur de soulager vos jambes et de prendre votre place respective derrière votre pupitre ; celui qui vous avait été attribué par le Hasard, cet impossible prévisionniste de l'avenir.

Certains professeurs (en ce qui me concerne, ceux qui m'avaient été « attribués » aux cours primaires), psychomaniaques de l'hygiène ; obsédés quant à la propreté de leur environnement premier, passait en revue l'état de vos mains. Eux-mêmes, ces agents pathogènes du système éducatif, ces vecteurs de maladies infantiles jubilaient lorsque la recherche devenait positive. Tout cela dans le seul et l'unique but de vous réprimander, voire dans certains cas de figure, n'ayons pas peur des mots, de vous humilier sur le champ, et ainsi faire de vous l'exemple, le spécimen idéal d'un microbe contagieux

qu'il convenait d'éradiquer sans condition et dans l'instant. Aux yeux de tous, vous apparaissiez comme une bête de foire que l'on exhibe bien volontiers à une foule curieuse. Ils faisaient ainsi la démonstration de leur pleine puissance, de l'apanage des pleins droits indissolubles que leur autorisait la fonction. Ces disciples de l'instruction punitive rendaient l'honneur comme il se devait au diplôme de maître qui leur avait été délivré par leur académie d'appartenance. C'était à se demander, en considérant certains agissements d'ailleurs, s'ils ne jouissaient pas dans certains cas précis de la situation, dans la mesure où apparaîtraient sur les menottes des apprenants, d'éventuelles saletés et souillures. Ce qui aurait dû être une simple inspection de passage quotidienne se transformait parfois en un véritable examen corporel des pieds à la tête et parfois même jusqu'aux oreilles, c'est pour dire ! Dans cette geôle aux méthodes archaïques, d'un autre temps, non reconnue comme telle pour la bonne et simple raison que ces choses-là étaient entrées dans l'acceptation des mœurs, une sorte de contrat ou pacte social informel s'inscrivant dans la normalité d'une certaine manière. Attention grand dieu, cela ne devait surtout pas heurter la bonne conscience collective. Car après tout, de quoi se plaint-on ? Vous envoyez vos rejetons encore illettrés dans l'école de la République n'est-ce pas ? Cette éducation obligatoire ne vous coûtera pas un sou, l'enseignement vous est gracieusement dispensé et fera, selon le bon vouloir de vos enfants et leur propension naturelle à l'étude, peut-être des êtres d'exception. L'égalité des chances ça vous parle ? Celle qui fera de vos moutards issus du monde modeste auquel vous appartenez et d'ailleurs le seul auquel vous pouvez finalement prétendre ; de beaux exemples d'érudition. Car au fond de vous même vous ne savez que trop bien, quelles sont les difficultés des confrontations quotidiennes nécessaires à votre survie dans cette lutte programmée de tous les instants. Ils deviendront avec votre

soutien sans limites, dans lequel, vous aurez projeté une partie de vous-même, et décharger votre frustration refoulée, de beaux exemples d'érudition. Ces beaux modèles d'intégration, que l'on pourra citer en exemple autour de vous, caresseront pour les décennies à venir votre fierté personnelle. Et ces derniers par conscience et reconnaissance de vos sacrifices envers leur petite personne et pour ne pas être catalogué d'ingrat ne manqueront pas indirectement ; sans intention réellement précise de vous remercier. Rassurez-vous tout de même ! Eux par contre ne se reconnaîtront pas en vous, de ce que l'on pourrait qualifier de revers de la médaille. Au possible, ils flatteront un peu votre ego dont vous ne vous rappeliez même plus l'existence. Vous vous êtes oubliés, trop affairés à vous gaver des effets dommageables et collatéraux de cette boulimie incontrôlable, de la surconsommation malade à outrance, tendant à l'obésité du tout vouloir, des effets Trente Glorieuses. Vous ferez l'éloge de vos progénitures sans aucune retenue, devenues maintenant bien comme il faut aux yeux de cette société, admirable sous tout rapport et en toute proportion gardée de fausses modesties pour ne pas froisser l'orgueil de votre entourage, de vos proches, et de vos connaissances. Vos morveux pubères, ces adultes en devenir, pourront ainsi passer dans l'univers pour des sujets éclairés, susceptibles de rallumer vos lumières qui s'étaient éteintes, étouffées dans les convenances des vies trop ordinaires. Mais dormez sous vos deux oreilles, le politiquement correct, a toujours été égal à lui-même : il veillait toujours sur nous, comme la bonne et tendre mère de la patrie qu'elle se voulait être. Protégeant ses petits rejetons un peu trop exigeants que nous étions, et essayait comme vous le saviez bien, de toujours satisfaire et de répondre aux diverses demandes de chacun, tant que vous ne chahutiez pas trop fort à son goût !

Et vous autres, vous vous y reconnaissez là dedans ? Ça vous parle un

peu ? Il s'agit d'une certaine manière de notre identité commune. Était-ce un crime de lèse-majesté que de vouloir mettre en évidence certaines aberrations d'un pan du système éducatif ? N'était-il pas ? Allez, dites-le-moi que j'ai raison, cela me ferait véritablement très plaisir !

Pour avoir le droit de prendre la parole en classe, il était obligatoirement prescrit de lever la main, ou le doigt, peu importe lequel, du moment que vos intentions étaient claires et, le cas échéant, sans cela, si vous répondiez spontanément ou chahutiez, vous preniez le risque de vous voir infliger des lignes d'écriture. Bien souvent, il s'agissait d'une phrase simple à recopier sur une feuille ordinaire, qui retraçait le fruit de la genèse de votre contentieux, écrite autant de fois que l'instituteur le décidait. Un axe d'effort prioritaire était accordé tout particulièrement à la politesse de base. Jusqu'ici, rien à redire, mais là encore si vous ne respectiez pas les simples règles d'usage, gare à vous !

A priori, la discipline s'était légèrement assouplie depuis le début de cette décennie des années 80, de ce que l'on rapportait à ce moment-là, alors imaginons ce qu'elle fut avant nous.

C'est aussi dans ce chamboulement planétaire en devenir, et dans cette atmosphère de rigueur scolaire, qu'un petit garçon répondant au prénom de Malo évoluait comme un enfant ordinaire, loin de se soucier de tout ce tumulte universel, apprenant les rudiments abécédaires au sein de l'école d'un petit village de campagne, en terre bretonne.

Chapitre 1er

Le cours primaire

L'école de la République

— Tu penses le jouer celui-là ?

— Oui, mais je te préviens de suite, il en vaudra six de tes billes tigrées ce calot, plus celui en fer que tu as gagné hier de Pascal ! Au passage, dis donc tu t'es sacrément bien débrouillé sur ce coup-là quand même, tu lui en as raflé combien au total ?

— Allez, en rang les enfants ! Nous allons regagner la classe ! Malo, c'est déjà la deuxième fois que je te reprends ce matin, Karl également, remets-toi correctement dans le rang ! Vous reprendrez vos discussions qui n'intéressent que vous, plus tard !

Madame Kervadec, l'institutrice des cours primaires de l'école publique communale, ne supporte pas le laisser-aller chez ses élèves. Elle n'est pas du genre à enfiler de perles avec un sourire de circonstance, il n'y a que la discipline qui compte avec cette grande bonne femme aux cheveux roux et à la peau parsemée de petites taches de rousseur. Cependant ses beaux yeux bleus aux mille reflets d'Iroise, adoucissent un peu son faciès austère. Il paraît que cette dame-là, c'est une vraie Bigoudène, me confia Papa. C'est un pays de terroir en Bretagne, ses habitants sont très sérieux et porte une mine grave tout au long de l'année, m'avait-il dit.

Ces gens du pays voisin, dont le nom du département signifie « fin de terre » devaient se sentir un peu relégués au fond de nulle part et, toujours selon les dires de papa, prônaient la rusticité à travers leur valeur propre, c'est comme ça ! C'est dans leurs gènes ! Mais de quoi parle-t-on vraiment ici ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Je

compte fortement sur mon paternel, pour me l'expliquer un de ces jours, il avance toujours des mots, voire des phrases qui ne possèdent pas beaucoup de sens pour moi.

Toujours était-il que ce matin, le samedi sept mars de l'année mille neuf cent quatre-vingt-six, elle s'égosillait, le regard un peu vague dans l'air frais et sec de ce début de journée ensoleillée. Dans les grands saules à l'extérieur de la cour, posés sur les branches encore humides des perles de rosée du matin, où l'on pouvait constater un début de floraison, les oiseaux chantaient. La nature généreuse nous offrait une vraie symphonie de gazouillements, un véritable hymne interprété par des roitelets huppés et des rossignols, ces nicheurs de jardin. J'entendais résonner dans les rues adjacentes de l'école, le tintement joyeux des cloches de l'église qui retentissaient en bas depuis le cœur du village. J'aimais les comptabiliser comme chaque matin. Elles annonçaient neuf heures, pas une minute de plus, ni une de moins, et pour m'en assurer je consultais toujours au même moment ma montre que Tante Yvette m'avait payée pour mon anniversaire le jour de mes six ans. Je me souviens encore qu'elle m'avait dit qu'avec cette ingénieuse petite invention datant du seizième siècle ; élaborée par un certain Monsieur Henlein, un horloger Allemand, qu'à présent, avec ce compteur omniscient fixé à mon poignet, je n'aurais plus aucune excuse pour ma défense, je ne pourrais plus jamais arriver en retard à l'école. Il est bien vrai que je m'éternisais un peu trop souvent dans le dédale de mes pensées et que par la même occasion je m'égarais dans mes aventures imaginaires sur le chemin qui menait à l'école. Le matin, lorsque je quittais le foyer familial à huit heures et demie, à peine avais-je fini de lacer mes grosses galoches de cuir à la semelle épaisse, que je courais en direction du champ de Constant l'agriculteur, qui est un ami de

longue date de Papa. Ces deux- là, ils aimaient beaucoup à se retrouver ensemble. Comme disait Papa, Constant est un homme cultivé, riche de ce qu'il possède, et un vrai paysan de surcroît, l'un des derniers de la race des seigneurs de la terre, en somme un véritable aristocrate du monde agricole. Non, mais ! Et puis quoi encore ? On aura tout entendu ! Je n'arrivais pas à faire les rapprochements avec les subtilités du père. Parfois, il fallait s'attendre à toutes sortes de possibles. Dans ce pré de verdure très long et pas très large, l'herbe y est très verte, l'on s'y enfonce assez aisément, ses vaches, que l'on nomme ici les Bretonnes pie noir, y étaient très bien pour paître. L'air qui sort des naseaux de ces gros animaux blancs avec de petites formes noires éparpillées inégalement sur toute la surface du corps se transformait en une espèce de fumée blanchâtre, qui ne manquait pas de m'amuser pour le coup. Et à chaque fois que je m'en approchais, elles me regardaient toujours bêtement, s'attendant au fait que je me mette subitement à les chasser en leur criant dessus ou en leur courant au derrière. Je craignais qu'elle me reconnaisse, et se rappellent des vilains tours que je leur jouais en les approchant ; pour les avoir déjà si bien tourmentées à plusieurs reprises. Le vrai problème, dans ce champ, et celui de tous les autres j'imaginais ; et pas des moindres, était d'éviter à tout prix certains obstacles malodorant et visqueux, c'est-à-dire les grosses bouses des tas d'excréments des bovidés. Il y en avait partout sur la surface inégale du terrain de ces substances molles qui ne manquaient pas d'adhérer aux galoches. Et pour noircir le tableau ; à vous voir ainsi couvert d'excrément sous la semelle, dans ces conditions, vous ne manquiez pas d'attirer l'attention sur vous, et fatalement vous deveniez sans attendre l'objet de la risée du jour de vos camarades d'école. Et le périple ne faisait que commencer : passés les abords de la campagne, nous traversons la grande route principale, tout en essayant d'éviter de croiser le chemin de Marcel Pérard, la casquette

en coton de chine vissée sur sa boîte à idées, au volant de sa vieille guimbarde orange pétaradante, toute cabossée de l'arrière à l'avant. Il faisait des écarts de conduite, comme si une route ne lui suffisait plus, parce que ce Monsieur n'avait pas la réputation de ne boire que de l'eau de la source du Beau Ménard. Enfin, nous pénétrions dans le bourg. J'étais littéralement envoûté par les effluves de cuisson des pains et des viennoiseries, émanant des fours du boulanger, de l'autre côté de la route. Et que dire de ces regards envieux jetés à travers la vitrine, chargés d'envie de tout avaler sur place ? Sur l'instant, le nom masculin invariable « lèche-vitrines » prenait tout son sens.

J'observais avec admiration toutes ces gourmandises, entreposées sur ces présentoirs étagés, dans ce palais des délices. Les croissants au beurre surtout, attiraient sans nul doute l'attention de quiconque voudrait bien s'accorder le temps d'entrer dans cette grande boutique bien agencée et propre, et de humer ces exquis senteurs, quoique parfois il serait certainement plus raisonnable de tourner les talons et de continuer à marcher en direction de votre but premier. En particulier quand vous ne possédiez pas le sou, pour ne pas transformer les désirs du moment en frustration. Pour acquérir ces merveilles de sucrerie que sont les friandises et ce que l'on les nomme par ici un peu plus communément les fameux « Guénos », il fallait donner les petites pièces de couleur jaune et argentée. J'étais toujours pressé, et le premier prêt quand il fallait aller jusqu'au bourg. Lorsque nous nous rendions dans ce palais des gourmandises, certains jours, le week-end tous les quatre, moi, maman, et mes frères, j'appréciais lorsqu'elle nous mettait en situation d'acheteur à vendeur, devant la boulangère, pour que nous mettions en pratique les additions et soustractions des cours de mathématique appris et retenus sous la torture. Avec fierté, celle-ci arborait toujours un grand sourire gracieux, et se laissait bien volontiers prendre au jeu pour satisfaire certains petits jeux éducatifs d'une cliente régulière. De ces

simples formules de calculs, j'avais bien intégré mécaniquement depuis un certain temps déjà que les pièces argentées avaient une valeur supérieure aux autres, à l'exception de celle de dix francs. Puis venaient les morceaux de papier d'une valeur nettement plus importante que toutes les autres. Ils étaient tout lisses avec d'illustres hommes et des chiffres représentés dessus. À ce moment précis des échanges commerciaux, en ayant fait le lien pièces ou billets/marchandises, je compris que l'argent avait une valeur d'achat ; qu'il fallait tout mettre en œuvre pour remplir de ferraille et de papier mon petit cochon de porcelaine !

J'étais à ce moment dans le cœur de mon enfance et déjà corrompu par la représentation pécuniaire d'une entreprise marchande. Je mettrais dorénavant tout en œuvre à la moindre occasion pour faire l'acquisition de ces petites richesses. Je m'imaginais à la tête d'une vraie fortune, avec laquelle je pourrais dépenser à volonté, et acheter sans compter tout ce qui serait susceptible de me plaire.

Environ deux cents mètres plus hauts dans la direction du Sud se trouvait le bar-tabac de chez Roussel. Des rumeurs locales disaient que parfois, quand le bar était bondé de clients, une simple allumette craquée dans le moment aurait pu y mettre le feu tellement il y avait de vapeurs d'alcool. « On dit » ce pronom indéfini, connu de tous, mais vu de personne, disait lui aussi qu'il fallait observer les mouches certains jours : elles volaient paraît-il sur le dos, moi ça fait belle lurette que je n'y crois plus à ces sornettes. L'estaminet aux stores rayés orange et blanc faisait face à l'église, et devant cet assommoir à poivrots, étaient disposées une dizaine de grosses jardinières pleines de bégonias. Les belles lui tenaient la dragée haute. Dans ce haut lieu de rassemblement d'hommes en perdition du village, j'étais presque sûr d'y trouver mon oncle Pierre, ou tonton Pierrot, comme l'appelait grand-mère, c'est mieux. Il était assis sur une haute et fine chaise de

bar avec un barreau à mi-mollet en guise de repose-pied. Dans la moiteur pesante ; accompagné comme à son habitude par un verre de vin rouge posé sur le comptoir en laiton devant lui, et en la présence de devinez qui ? Du dénommé Pérard pour assistant lors du cérémonial levé de coude. Ces deux arsouilles, contribuaient largement à la bonne réputation des vins assemblés et issus des différentes coopératives de la communauté européenne. Ils en étaient, eux et parmi tant d'autres, les creusets de la défonce du troquet, les véritables fers de lance de ces lieux d'ivrognerie, et dans lequel se déroulaient les exploits de tous les excès de boisson. Avant d'accéder à l'estaminet, ma curiosité se dirigeait toujours vers l'entrepôt ouvert aux quatre vents sur le côté, parmi toutes les bouteilles et les fûts de boisson. Sous cet abri sommaire de tôles en galvanisé, était garée une DS noire appartenant à Roger Roussel, le propriétaire des lieux. Il me paraissait être un homme très sympathique au demeurant, assez conciliant, surtout quand il manquait la rallonge pour payer le verre de limonade. Cette voiture m'effrayait un peu, elle me faisait penser à l'autre voiture noire qui transportait les gens endormis de l'église au cimetière. Moi je ne voulais pas dormir, et aussitôt j'oubliais le mauvais moment de cette mauvaise pensée et me faufilait furtivement à travers les tabourets pour rejoindre l'oncle dans l'angle du fond de la salle. Ces lieux étaient totalement enfumés de tabac à pipe, où des voix d'hommes s'élevaient dans un fracas d'enfer de toute part, surtout le dimanche à la sortie de la messe, quand le carillon des cloches tintait à tout-va dans le clocher. À l'entrée sur la droite, de gros portiques mobiles d'acier sur des pieds à roulettes hébergeaient la presse nationale et locale, des cartes postales toutes à l'honneur du pays. Ça sentait bon l'odeur du papier sorti tout récemment de l'imprimerie, avec une mention particulière pour les albums d'images à coller Panini.